

structures sociales et organisation de l'espace (exemples empruntés à la Haute-Volta)

G. SAVONNET

ORSTOM

RÉSUMÉ

Les paysages agraires modelés par les populations vivant dans un milieu homogène (zone soudanienne, par exemple) reflètent assez fidèlement l'organisation sociale de celles-ci; les paysages évolueront lorsque des événements historiques (agression, insécurité, colonisation...) ou des éléments naturels (poussée démographique, pénurie de terre) entraînent des remaniements dans l'organisation sociale du groupe. Les exemples ont été empruntés aux populations du Lobi pour les sociétés de type segmentaire, aux Bobo pour celles de type communauté villageoise, aux Mossi pour celle de type féodal.

ABSTRACT

The agrarian landscapes shaped by the populations living in a homogeneous environment (Sudanese zone, for instance) reflect their social organization fairly accurately. The scenery changes when historical events (agression, insecurity, colonization) or natural elements (population increase, land shortage) lead to modifications in the group's social organization. We have chosen Lobi, Bobo and Mossi populations as examples of segmentary, village community and feudal societies respectively.

Les populations africaines ont organisé leurs terroirs, installé leur habitat en fonction du milieu naturel, mais aussi en relation étroite avec leurs organisations socio-politiques; les modes d'occupation de l'espace, tout en tenant compte des exigences du milieu naturel, apparaissent comme la projection des structures sociales sur le sol.

En règle générale, dans les zones soudanienne et sahé-lienne, les groupes humains ont construit leur habitat à proximité d'un point d'eau (source, cours d'eau, mare...) sur des terres non inondables, souvent sur la cuirasse de bas-fond qui domine de quelques décimètres ou mètres le niveau maximum des crues ou sur un piton rocheux dépassant de

quelques mètres le plancher du bassin ou de la plaine. Pour des raisons de sécurité, quelques groupes ont installé leur habitation sur des places difficilement accessibles, au pied d'une corniche de plateau (Wara de la région de Banfora, Dogon du Mali...), loin de leurs champs qui s'étendent pour la plupart sur le talus ou au bas de celui-ci.

En dehors de ces derniers cas, assez exceptionnels, le paysan édifie sa demeure au milieu de ses terres cultivées et abandonne à la végétation les zones inhospitalières (revers de plateau cuirassé, versant à éboulis, front de corniche, vallées marécageuses) qui peuvent cependant accueillir les troupeaux au moment des cultures. C'est donc dans les plaines, les

bassins, le long des vallées que l'organisation de l'espace par l'homme, apparaît avec le plus de netteté et que l'on peut observer des variations très sensibles d'une population à l'autre, dans l'aménagement de l'espace.

Les 58 ou 60 groupes ethniques vivant en Haute-Volta se rattachent en gros à trois types de sociétés :

segmentaire (type lobi)

communautaire (type bwa)

féodale ou à pouvoir centralisé (type mossi).

Pour chaque type de société, nous examinerons comment les populations ont aménagé l'espace utile en relation avec leurs structures sociales, puis nous examinerons de quelles manières des modifications apportées à l'organisation sociale se sont répercutées sur l'aménagement de l'espace.

LES SOCIÉTÉS SEGMENTAIRES (TYPE LOBI)

Les signes d'autorité n'apparaissent qu'au niveau de la famille — lignage ou segment de lignage — et sont détenus par l'aîné du groupe lignager.

Avant la conquête coloniale, la maisonnée correspondait à une famille étendue comprenant 3 à 4 générations et rassemblant entre 50 et 100 personnes vivant sous un même toit. Les aînés, formant un conseil de famille assistent le chef de maison dans ses décisions et les répercutent auprès des chefs de ménages placés sous leur coupe (fils, petit-fils). Le chef de maison contrôle toute la vie sociale du groupe : alliance, relations matrimoniales, entr'aide..., son économie (moisson, grenier, troupeau...), il est aussi le prêtre des dieux lares.

La maison-bloc, souvent immense, dans laquelle chaque ménage occupe une ou deux cellules d'habitation, est isolée au milieu de ses champs qui se développent en autéoles concentriques autour du noyau central habité. La première couronne large de 20 à 50 m engraisée par les détritrus ménagers et le fumier du troupeau est cultivée en permanence sous parc à *Acacia albida*. Au-delà, la deuxième couronne de champs temporaires comprend de larges jachères herbeuses ou buissonnantes abandonnées, pendant la saison sèche, à la pâture du troupeau. Au-delà, c'est la brousse ou encore le domaine cultivé de l'exploitation voisine. En effet, par mesure de sécurité et pour mieux assurer leur défense, les populations du Lobi rassemblent leur habitat en nébuleuse comprenant plusieurs exploitations — souvent unies par des pactes d'alliance ou des liens de parenté — distantes l'une de l'autre de 200 à 500 m.

Les champs de brousse, temporaires, sont ouverts d'un seul tenant pour chaque maisonnée dans la forêt voisine. Toutes les terres sont cultivées en commun et les moissons serrées dans des greniers communautaires familiaux. Aucun membre de la famille ne peut posséder en propre un bien qui ne lui ait été cédé par le chef de famille. Enfin, les zones marécageuses, inondables sont rarement utilisées (excepté lorsque la pression démographique devenant trop forte, il ne reste plus assez de bonnes terres vacantes).

Ainsi, les groupes locaux birifor, dagari, wilé, lobi, etc., forment à la fin du siècle dernier des ensembles humanisés

alignés le long des vallées ou dispersés en nébuleuses dans les bassins et les plaines. Autour de chaque ferme, se développe par cercles concentriques un petit terroir aménagé, tandis que dans les forêts voisines de vastes clairières sont ouvertes pour les champs temporaires.

Ces groupes locaux (1), répondant tous à un lieu-dit, dispersés dans le pays sont souvent distants les uns des autres de plusieurs kilomètres; des sentiers permettent de se rendre sur les marchés installés généralement au croisement de plusieurs voies d'accès et à quelque distance des lieux habités. Ces lieux d'échanges privilégiés facilitent l'entretien de réseaux d'alliances, d'entr'aide, favorisent les contacts étroits entre groupes, lignages, maisonnées; tous ces éléments (y compris les combats entre maisons) vivifient et renforcent la cohésion de l'ethnie (2).

La pacification coloniale, tout au long de la première moitié du XX^e siècle, a pour effet principal de disloquer les grandes maisonnées, de les faire fuir et d'anéantir les seules autorités reconnues dans cette société : celle du chef de famille. Dans ces conditions, l'éclatement des maisons entraîne un émiettement des habitations qui n'abritent plus maintenant qu'un ou deux ménages (8 à 10 pers.).

Dans les zones encore peu ou moyennement peuplées (moins de 20 hab./km²), les petites exploitations sont dispersées en ordre lâche, entourées de leurs couronnes de champs permanents et semi-permanents. Dans les régions à densité moyenne (20 à 40 hab./km²) ou forte (plus de 40 hab./km²), les fermes, pour économiser les terres arables se sont plus souvent regroupées sur des sites incultivables (buttes rocailleuses, cuirasses affleurantes); dans ces conditions, les champs permanents ont été installés à quelque distance des zones habitées, le long des ruisseaux, sur les sols alluviaux; chacun d'eux est divisé en parcelles de petites dimensions (délimitées par un liseré d'herbe, une levée de terre ou un fossé de drainage) qui sont travaillées, chacune, par un ménage.

Les zones humides, inondables ont été souvent colonisées en totalité à partir des berges ou du talus du plateau, vers le lit du cours d'eau; elles sont généralement utilisées, non pour des cultures irriguées, mais pour celles du sorgho, maïs, arachide et nécessitent des aménagements de drainage pour éviter la submersion.

Les champs semi-permanents dépassant rarement un hectare, sont dispersés à travers les jachères récentes, proches des habitations tandis que les champs temporaires sont rejetés à quelques kilomètres de là, parfois dans la forêt sèche, mais le plus souvent sur d'anciennes jachères; les champs de petites tailles (1 à 2 ha), bien délimités sont parfois regroupés dans des ensembles plus vastes, faciles à surveiller aux moments des semailles et des moissons.

A une organisation de l'espace, autrefois limitée, mais structurée et concentrée sur des domaines correspondant aux besoins des grandes maisons, a succédé un système beaucoup plus lâche et inorganisé : les champs et l'habitat souvent éparpillés en de petites unités, sont le reflet de l'éclatement des structures sociales mais aussi de l'inadaptation des populations à tirer le meilleur parti du milieu naturel. Si les terres

(1) Nous n'utiliserons pas ici le terme « village » qui implique une organisation socio-politique commune à tous les habitants d'une même localité, mais celui du groupe local qui correspond à un rassemblement de maisonnées en un même lieu, au sein duquel aucune autorité ne vient coordonner les actions.

(2) Curieusement, les conflits souvent sanglants qui se déroulent dans le pays ont pour effet de renforcer les alliances entre lignages.

riches des bas-fonds sont maintenant pour la plupart utilisées, elles accueillent des produits *inadaptés aux inondations*; la dispersion des champs à travers les jachères récentes et plus anciennes, sur des pentes rapides, non aménagées contre l'érosion, l'étranglement des couronnes de champs permanents autour de fermes modestes sont le résultat d'un morcellement profond des domaines fonciers, d'un manque de coordination entre cellules économiques pour l'utilisation de la terre mais sont aussi l'indice d'un recul sinon d'un appauvrissement des techniques culturales.

Il en va différemment dans les sociétés de type communautaire.

LES SOCIÉTÉS DE TYPE COMMUNAUTAIRE (POPULATION BWA)

L'organisation socio-politique des populations bwa a évolué tout au long du XIX^e siècle et au cours de la période coloniale sous la pression d'événements extérieurs : politique expansionniste de l'empire du Macina au début du XIX^e, impact colonial; naturellement, cette évolution des structures sociales s'est répercutée sur l'organisation de l'espace.

1^e période : première moitié du XIX^e siècle

Dans la période précédant l'arrivée au pouvoir de Cheikhou Amadou et sa politique expansionniste, aux dépens des populations paysannes voisines (3) la société bwa est formée principalement par de petites communautés rurales de faibles dimensions. Les hameaux, composés généralement de deux segments de lignage, rassemblent entre 80 et 120 personnes; l'aîné de la famille fondatrice assume les responsabilités de chef de la communauté; un conseil des anciens formé par les aînés des différentes familles étendues l'assiste dans ses décisions et chacun d'eux répercute celles-ci dans son groupe familial. Ces hameaux installés au milieu de leurs champs sont dispersés en nébuleuses à travers les terres cultivables : vallées, bassins...

En somme, il est très vraisemblable qu'à cette époque l'organisation de l'espace bwa est très semblable à celle des sociétés segmentaires précédemment décrites : dispersion de l'habitat en nébuleuse, terroir organisé en auréole autour des lieux habités, ouverture de champs temporaires dans la forêt proche. Toutefois, en pays bwa, le hameau, contrairement à la maison-bloc du Lobi, accueille deux, parfois trois segments de lignage au lieu d'un seul. Cette différence est importante dans la mesure où les habitants du hameau, issus de lignages différents, ont accepté de vivre ensemble, de s'entraider et de se plier aux obligations et règles de la petite communauté. Il est probable que cet « apprentissage » de la vie commune au sein du hameau favorisera plus tard la mise en place d'une organisation communale à plus grande échelle.

2^e période : naissance des communautés villageoises

A partir de 1840, la pression des Peul s'accroît sur le pays bwa et déclenche un mouvement de concentration des populations et la création de villages importants capables de résister aux bandes armées. Les hameaux sont abandonnés et leurs

habitants se regroupent généralement par quartiers sur des sites favorables à la défense ou autour d'un chef local réputé pour sa bravoure. A la tête de la nouvelle communauté, l'aîné du segment de lignage le plus ancien installé en ces lieux et une assemblée des anciens composée des chefs de quartier et d'autres personnalités réputées pour leur sagesse, détiennent l'ensemble des pouvoirs communaux.

Nous avons donc affaire ici à une organisation sociale gérontocratique et centralisée à l'échelon d'une communauté dépassant rarement 500 habitants. Pour assurer la sécurité et la pérennité villageoise, des alliances sont nouées entre communes voisines. Des relations étroites et privilégiées se tissent entre elles au plan échange de femmes, entraide, autels. En même temps que la restructuration socio-politique, on assiste à un regroupement des champs cultivés qui se divisent en deux ensembles distincts : l'un, sous couvert d'un parc à *Acacia albida*, formant une auréole fumée et cultivée en permanence sur un rayon d'une centaine de mètres et plus; cette première couronne de cultures est divisée en autant de secteurs que de quartiers et se poursuit vers l'extérieur par quelques champs semi-permanents; l'autre, ouvert dans la forêt par l'ensemble de la population du village, est immense. Les travaux de défrichage et de surveillance sont exécutés en commun, tandis que ceux ayant trait aux semailles, binages, récoltes sont assurés par les habitants de chaque quartier sur les terres qui ont été concédées à celui-ci. Enfin, dans le lot attribué au quartier, chaque segment de lignage cultive ses propres champs dont la récolte est serrée dans les greniers familiaux.

3^e période : l'impact colonial

La sécurité, à nouveau assurée, ne va pas déclencher un retour à la situation antérieure : les populations restent rassemblées dans les villages et, suivant les régions, on attendra une ou plusieurs décennies pour que les paysans abandonnent le grand champ temporaire communal et reviennent au système de culture sur parcelle familiale isolée. L'éclatement des maisonnées, timidement amorcé avant la seconde guerre mondiale, va s'accroître dans les années 45-50, au retour des anciens combattants et dès la mise en application des plans de développement entrepris par la France (amélioration du réseau routier, des circuits de commercialisation, introduction de cultures de rente, encadrements ruraux...).

Curieusement, l'éclatement des structures familiales et la prolifération des cellules économiques autonomes (ménages) ne se traduisent pas par un éclatement correspondant du village et un émiettement des parcelles. Les ménages généralement restent dans les locaux de la maison familiale ou, si la place fait défaut, s'installent dans de nouvelles habitations construites dans le prolongement du quartier; rares sont les maisons isolées, hors du village : seuls quelques anciens militaires ou fonctionnaires, ou encore des chrétiens édifient parfois leur demeure à quelques dizaines de mètres des limites de la zone habitée.

Cette stabilité des formes de l'habitat, malgré les bouleversements survenus dans l'organisation familiale, tient au fait que les structures communautaires au niveau du village se

(3) Les développements ayant trait à la première moitié du XIX^e siècle, se sont inspirés des deux ouvrages suivants : A.H. BA - J. DAGET « L'empire peul du Macina 1818-1853 », in *Etudes soudanaises* n° 3 IFAN 1955 et J. CAPRON « Communauté villageoise bwa Mali Haute-Volta », Musée de l'Homme, Paris 1973 ainsi que des résultats de mes propres enquêtes faites dans le Bwamu méridional depuis 1954.

sont, sinon maintenues, du moins adaptées aux conditions nouvelles : chaque ménage devenu indépendant n'est pas isolé dans le groupe, l'individu peut compter sur la solidarité de sa classe d'âge, sur l'entraide des amis et le travail en commun.

L'organisation du terroir reflète assez bien les nouvelles orientations socio-économiques adoptées par les populations bwa. L'auréole des cultures permanentes encerclant le village s'est en général agrandie avec l'introduction récente de l'engrais chimique et celle des cultures de rente (coton, tabac). Cette auréole, autrefois divisée en secteurs correspondant chacun à un quartier, est fractionnée maintenant en autant de parcelles (d'inégales dimensions) que de ménages.

Les champs de brousse, couvrant souvent une dizaine d'hectares et plus, sont dispersés dans les forêts voisines distantes de plusieurs kilomètres (4); ces champs sont généralement ouverts par un segment de lignage et fractionnés en autant de lots que la famille étendue comprend de cellules économiques (ménages).

Entre ces deux types de champs, une troisième catégorie, semi-permanents, est aménagée sur les terres proches du village : terres alluviales des bords de ruisseaux, pied de talus de plateau; elles sont généralement réservées aux produits destinés à la vente : coton, riz, tabac.

Ainsi, la société bwa au cours de ces deux siècles troublés a fait preuve d'esprit d'initiative et d'adaptation qui lui a permis de surmonter ses difficultés et de conserver un contrôle du milieu. Les circonstances l'ont amenée à se regrouper en communautés villageoises et à imaginer une organisation assez souple, capable de maintenir la cohésion du groupe sans l'isoler des autres communautés; elle paraît avoir pleinement réussi puisque l'éclatement récent des lignages n'a pas entraîné la dislocation des villages. L'aménagement de l'espace en blocs cultivés de bonnes dimensions (plusieurs hectares), l'extension des zones de cultures permanentes, l'exploitation systématique des zones alluviales, l'adoption des produits industriels..., tous ces éléments témoignent de la part de la société bwa, non seulement d'une organisation rationnelle du milieu, mais en même temps d'un souci d'utiliser au mieux les techniques nouvelles qui lui sont proposées.

LES SOCIÉTÉS FÉODALES OU A POUVOIR CENTRALISÉ (TYPE MOSSI)

L'empire mossi, créé par Naba Ouedraogo, il y a de très nombreux siècles, s'est agrandi sous l'impulsion de ses descendants; ceux-ci, les Nakomse, forment l'aristocratie du Mossi, classe qui s'oppose à celle des Talse, gens du commun.

L'aristocratie mossi ne travaille jamais la terre, mais possède des chevaux, des armes; son rôle est de défendre le pays; souvent les Nakomse rassemblent des bandes armées, pillent les populations voisines et ramènent captifs et butin. Si l'extension de l'empire mossi au cours des siècles fut parfois le résultat des conquêtes armées, elle a été le plus souvent le fruit d'une pénétration pacifique des Talse chez leurs voisins où ils s'installent avec l'autorisation de leurs hôtes; après deux ou trois générations de « colonisation » pacifique, la population d'accueil est généralement assimilée au groupe mossi dont elle

adopte la langue; elle conserve généralement les pouvoirs religieux, tandis que les nouveaux venus s'arrogent le pouvoir politique.

L'empire mossi est placé sous la coupe du Moro-Naba choisi parmi les descendants de la famille royale, et élu par les Nakomse. Le pays est divisé en « commandements régionaux » dirigés chacun par un protégé du Moro-Naba et nommé par lui; à la tête de chaque village (Tenga) est installé par le commandant régional un homme de confiance (souvent étranger au village), le Tenga-naba; son rôle est de transmettre les ordres, de les faire exécuter et de prélever dans chaque exploitation familiale les redevances en nature, destinées à la subsistance de l'aristocratie. En contre-partie de cette tutelle, les habitants du Mossi bénéficieront pendant plusieurs siècles d'une grande sécurité.

Nous avons donc affaire ici à une organisation socio-politique centralisée et hiérarchisée à trois niveaux : le Moro-Naba, les commandants régionaux et les chefs de village nommés; précisons que le choix de ces derniers n'est pas réservé à la classe noble, mais peut s'étendre aux gens du commun et même aux captifs.

Dans l'aménagement de l'espace, cette organisation hiérarchisée n'apparaît guère : le chef des Mossi, les commandants régionaux et leurs suites, vivent dans des quartiers qui ne se distinguent guère de ceux du voisinage occupés par les paysans; seules, les dimensions du « palais » indiquent la présence d'un chef important.

Le village, Tenga, est divisé en quartier (Sakse) correspondant chacun à un lignage; chaque Saka (pl. Sakse) est lui-même composé d'un certain nombre d'unités d'habitations (Zagse sing. Zaka) qui regroupe chacune une famille étendue (15 à 30 personnes autrefois) appartenant au même lignage.

Ce système d'organisation socio-politique centralisé qui assure, rappelons-le, une grande sécurité aux populations rurales, permet un aménagement « aéré » de l'espace : nul besoin de se fortifier ou de se regrouper sur des sites défensifs. Les unités d'habitations composées d'un certain nombre de cases, reliées entre elles par des claies de paille ou un petit mur de pisé, s'articulent autour d'une ou de plusieurs cours intérieures. Chaque unité d'habitation composant le quartier est construite au milieu de ses champs permanents et semi-permanents sous parc à *Acacia albida*, Karité, néré. Ces quartiers (que Binger traversant le pays mossi en juin 1888 dénomme village) distants de plusieurs centaines de mètres les uns des autres, s'étendent, dans le sud, sur plusieurs kilomètres. La densité de la population est forte : « on traverse d'heure en heure (à cheval) des groupes de villages (quartier) ou des campements de culture ». « Ce pays m'a paru être habité et peuplé depuis fort longtemps car je n'ai nulle part rencontré ce que nous appelons la brousse » (5). Les cultures sont déjà fort variées : mil, sorgho, maïs, coton, indigo et même le riz de belle venue, dans les bas-fonds. Les cultures temporaires sont rejetées à quelque distance de la partie habitée, sur des champs de grandes dimensions, pourvus d'abris sommaires.

Chez les Mossi, comme chez les Bobo ou les Lobi, les cultures sont faites en commun sur les grands champs fami-

(4) Que l'on peut facilement atteindre aujourd'hui à bicyclette ou à mobylette.

(5) BINGER 1892 • Du Niger au golfe de Guinée • T.I. 509 p.; respectivement pp. 457 et 483, Paris.

liaux, par les membres du groupe lignager et parfois par les sociétés d'entraide; les parcelles individuelles n'apparaîtront dans le paysage qu'à partir des années 50-55.

L'aménagement de l'espace mossi, profondément humanisé et densément peuplé (dans la partie méridionale du pays, tout spécialement), apparaît lié à la permanence des populations sur place, permanence favorisée par la stabilité du régime pendant des siècles et de sa « force de dissuasion » (son armée de cavaliers) capable de repousser l'envahisseur rapidement, de maintenir une paix durable. Il est probable aussi que ces divers éléments (stabilité du régime, sécurité, langue commune, possibilité pour le Talse et même le captif d'accéder à des postes de commandement) aient favorisé chez les populations d'origines si diverses la naissance d'un sentiment que l'on peut qualifier de national, car dépassant le cadre étroit du village et de la région.

Le colonisateur, à la fin du XIX^e siècle, conscient d'être en présence d'un Etat organisé, lui accorde un statut privilégié (administration indirecte); ainsi, la hiérarchie des pouvoirs et l'organisation sociale seront respectées; dans ces conditions, l'aménagement de l'espace se développera suivant les schémas propres à cette société. Toutefois, le colonisateur ayant figé les aires occupées par les différentes ethnies suivant les limites observées au moment de la conquête, les Mossi, sous la pression de l'accroissement démographique, essaieront vers les zones sous-peuplées de leur territoire, élargissant vers le nord moins favorable aux cultures leurs paysages humanisés et leurs fortes densités; actuellement, celles-ci peuvent atteindre entre 150 et 200 hab./km².

L'éclatement des exploitations dans les années 50-60 s'est traduit par un émiettement généralisé des unités d'habitation. La médiocrité des sols et techniques culturales pratiquées par les Mossi a déclenché une mobilité des exploitations (« destinée à remédier à l'ignorance technologique ») (6) et l'abandon du parc à *Acacia albida*. Après l'indépendance de la Haute-Volta en 1960, on assiste à un mouvement de colonisation en masse vers les riches terres de la vallée de la Volta Noire qui s'amplifie considérablement à partir de 1968-70.

Cette colonisation qui entraîne parfois sur plusieurs dizaines, voire une centaine de kilomètres, le déplacement de tout un quartier (160 à 200 personnes) et son implantation chez une ethnie voisine (bobo ou bwa) s'organise suivant les schémas institutionnels du groupe. Toutefois l'organisation de l'espace sur les fronts pionniers provoque une dégradation rapide du milieu naturel : abattage et débroussaillage d'immenses pans de forêt ou de brousse arbustive, sans mesure préventive pour lutter contre l'érosion. Les immenses étendues dénudées paraissent d'ailleurs démesurées par rapport aux besoins des émigrés installés, non plus dans des quartiers espacés, mais

dans un village — campement beaucoup plus groupé (réflexe de sécurité en pays étranger que l'on observe également chez les Lobi colonisant les terres Koulango en Côte-d'Ivoire) (7).

Ce changement radical dans l'aménagement de l'espace témoigne d'une « grande faim » de bonnes terres dont le paysan a été privé pendant longtemps; il trahit peut-être en même temps un projet d'implantation à long terme des populations mossi en surnombre dans leur pays d'origine sur les terres inoccupées (ou mises en réserves) de leurs voisins occidentaux. Ainsi, près d'un siècle après son interruption, la Nation mossi reprendrait sous une forme différente son expansion territoriale pacifique.

CONCLUSIONS

Cette rapide analyse ayant trait aux relations entre structures sociales et aménagement de l'espace dans la zone soudanienne suscite plusieurs sortes de réflexions :

1. Dans les temps anciens, les paysages ruraux, tels qu'ils peuvent être imaginés à partir des récits, apparaissent très semblables; qu'il s'agisse du pays lobi, bobo (bwa) ou mossi, l'habitat est dispersé en nébuleuses; dans les ensembles maîtrisés par l'homme, chaque groupe familial a aménagé son propre terroir (sous parc à essences sélectionnées) qui forme une des multiples pièces du « Puzzle » humanisé par le groupe local (8). Plus loin, c'est la forêt ou la brousse avec quelques vastes clairières ouvertes pour les champs temporaires. Ce type de paysage correspond à celui que l'on peut observer aujourd'hui dans les sociétés segmentaires du Lobi.

2. Nous sommes donc amenés à formuler l'hypothèse, selon laquelle en Afrique Noire, dans les zones soudanienne traditionnelle et tout spécialement en Haute-Volta, le village avec les types d'organisation sociale et spatiale qu'il entraîne était autrefois sinon inconnu, du moins assez rare. Le village apparaît comme une « création récente » apportée soit par l'Islam (habitations groupées autour de la mosquée) soit par la colonisation (contrôle plus étroit des populations), ou encore imaginée par certaines populations pour mieux résister à la pression de groupes étrangers (Bwa).

3. En pays mossi, il semblerait que le système politique féodal se soit plaqué sur l'organisation sociale de type segmentaire des populations assujetties.

4. L'ouverture de fronts pionniers sur les espaces inoccupés paraît, dans un premier temps et quel que soit le type de société concernée, raffermir les liens qui unissent les émigrés (habitat plus resserré chez les Mossi installés en pays bobo, chez les Lobi (9) émigrant en pays koulango) et entraîner un véritable « massacre » du milieu naturel sur des étendues dépassant souvent les besoins du groupe.

(6) KOLHER (J.M.), 1971, p. 166.

(7) SAVONNET (G.), 1962.

(8) KOHLER (J.M.), 1971, se refuse à parler de village en pays mossi « une telle réalité » (le village) ne semble pas exister au-delà de ses formes les plus élémentaires chez les Mossi de l'Ouest ». Il lui substitue le terme de localité, note 3, p. 31.

IZARD (M.) 1973; précise que les « villages (mossi) du Yatenga sont des ensembles de segments de lignage localisés, chacun d'eux formant quartier ». P. 141.

(9) SAVONNET (G.), 1962.

BIBLIOGRAPHIE

- BINGER (CAPITAINE), 1892. — *Du Niger au Golfe de Guinée*, 2 t. 509 et 411 p., Paris.
- BA (A.H.) et DAGET (J.). — L'empire Peul du Macina 1818-1853, 306 p., in *Etudes Soudanaises*, n° 3, IFAN, Bamako, 1955.
- CAPRON (J.), 1973. — Communauté villageoise bwa, Mali - Haute-Volta, 349 p., *Musée de l'Homme*, Paris.
- IZARD (M.), 1973. — « La lance et les guenilles », in *l'Homme* (EPHE), Paris, pp. 139 à 149.
- KOLHER (J.M.), 1971. — « Activités agricoles et changements sociaux dans l'Ouest Mossi (Haute-Volta), *Mém. ORSTOM*, n° 46, 239 p., Paris.
- SAVONNET (G.), 1962. — « La colonisation du pays Koulango (Haute-Côte-d'Ivoire) par les Lobi de Haute-Volta » in *Cahiers d'Outre-Mer*, n° 57, pp. 25 à 46.